

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 46

Artikel: Au restaurant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOUVEAUX ABONNÉS

Les personnes qui prendront un nouvel abonnement au Conteur dès le 1^{er} janvier prochain recevront GRATUITEMENT les numéros de novembre et décembre 1911.

LES CALUMETS DE PAIX AU RAWYL

Il y a quinze jours est mort à Berne M. J.-V. Widmann, le feuilletonniste du *Bund* et l'un des écrivains qui se sont fait depuis longtemps une place en vue dans les lettres de la Suisse allemande et de l'Allemagne. Parmi un grand nombre d'ouvrages, M. Widmann a écrit des récits de voyages qui demeureront comme des modèles de grâce et d'esprit enjoué. Il aimait notre belle terre romande. Durant bien des étés, le sac au dos et suivi de son inséparable toutou, il parcourut le Jura, ainsi que les Alpes vaudoises, valaisannes et italiennes, se plaisant particulièrement dans la compagnie des simples montagnards, croquant de sa plume alerte les types, les scènes rustiques, et, grâce à son don de poésie, mettant une saisissante grandeur dans les choses en apparence les plus prosaïques.

Le fragment de ses œuvres, que nous reproduisons ci-dessous, est extrait du livre intitulé *Spaziergange in den Alpen* et a trait à un voyage que l'auteur fit en août 1882.

Le passage du Rawyl n'a pas les faveurs de tous les touristes. Il faut dire que de Sion jusque tout près de la Lenk on n'y rencontre pas la moindre auberge. Ce sont treize heures de marche dans des parages pour la plus grande partie aussi sauvages que déserts. Durant l'automne de 1881, deux Valaisans transportant des hottées de pruneaux périrent de froid au col, où, accablés de fatigue, ils s'étaient endormis. Il y a cependant, au sud, à une lieue du point culminant, un vaste chalet avec une centaine de vaches. On nous y servit un plein baquet de réconfortant lait crémeux. Et puis la montagne ne manque pas de sources d'une eau délicieusement fraîche.

Le col lui-même est un haut plateau de près d'une lieue de long. Une grande croix de bois indique l'endroit où commence la descente sur le versant du nord. Là se trouve aussi, un peu au-dessous du sentier, un petit lac d'un bleu profond. C'est de cette nappe d'eau que provient, croit-on, la magnifique cascade jaillissant au-dessus de la Lenk. Non loin de cette chute, un pâtre taillé en athlète nous offrit du vin en échange d'une cigarette turque. La blonde poussière le rendit loquace. « Ah! le tabac, dit-il en l'allumant, le bon moyen pour vivre en paix avec ses semblables! J'en ai fait l'expérience l'été passé. Sans lui, nous aurions eu pour sûr une vilaine batterie. »

Des moutons de la Lenk, expliqua-t-il, paisant par ici, s'étaient mêlés aux moutons des Valaisans et ne faisaient plus mine de retourner à leurs légitimes propriétaires. Alors, lui et deux autres hommes se mirent à leur recher-

che. Ils les découvrirent de l'autre côté du col, au milieu du troupeau du Valais. Mais ils eurent beau les réclamer, les bergers de là-bas firent la sourde oreille. Pourtant, aux signes dont les toisons étaient marquées, ne reconnaissait-on pas du premier coup d'œil les bêtes égarées? A quoi les Valaisans se contentaient de répondre en fronçant les sourcils. Apparemment ils se sentaient rassurés par leur force numérique, car ils étaient huit contre trois. « Nous leur eussions flanqué néanmoins une belle tripotée! » fit le Bernois; et les biceps qu'il faisait saillir en gesticulant montraient bien qu'à lui seul il aurait eu raison de trois ou quatre adversaires. « Seulement, poursuivait-il avec bonhomie, nous avions bien le temps d'en venir aux coups ». Et ses deux compagnons pensaient là-dessus comme lui. Tous trois s'assirent sur un tertre de gazon à deux pas des huit mauvaises têtes et allumèrent leurs pipes en attendant de voir si l'humeur des Valaisans s'adoucirait ou bien « s'il faudrait interrompre la bonne fumerie pour brandir les gourdins ». En vrais Bernois, ils demeuraient silencieux et flegmatiques, pareils à ces soldats qui, à la veille de la bataille, avalent leur soupe comme à l'ordinaire. Et dans l'air léger de l'alpe, la fumée de leurs pipes décrivait de jolies volutes bleuâtres. Or, un soupçon de brise s'étant levé, les petits nuages parfumés s'en allèrent caresser les narines des hommes du Valais. O supplice de Tantale! Depuis bien des jours ils n'avaient plus de tabac et Dieu sait quand on leur en apporterait dans leurs montagnes perdues! Pourtant, jusqu'ici ils avaient enduré stoïquement leur privation. Mais, voir ces trois gaillards de la Lenk la pipe aux dents, les voir lancer avec volupté bouffées sur bouffées, et eux, les pauvres bougres, respirer à plein nez la grisante odeur! Trop forte était la tentation. Un à un, sans en avoir l'air, ils se rapprochèrent des fumeurs, et, soudain devenus aimables, murmurèrent quelque chose comme : « Tout de même, on pourrait voir d'un peu plus près ces moutons ». Et sans transition l'un d'eux articula très distinctement cette fois : « Mâtin! Ce n'est pas de la feuille de chou que vous fumez-là! » Jetant un joyeux regard à ses compagnons, l'héculé bernois, doux et conciliant comme tous les hommes forts, demanda aux Valaisans s'ils voulaient en tâter, de ce tabac. S'ils voulaient! Des profondeurs de leurs huit méchants pantalons de milaine sortirent d'un coup tout autant de brûle-gueules noirs. Ils les bourrèrent en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et s'accroupirent sur l'herbe rase, côte à côte avec les Bernois. On eût dit deux tribus d'Indiens fumant les calumets de paix autour du feu du conseil.

Ayant embrasé leurs pipes une seconde fois, les Valaisans comprirent que ces gens à qui ils devaient un tabac de qualité, un tabac distribué aussi largement, ne pouvaient qu'avoir le cœur à la bonne place. Des propos de plus en plus affables s'échangèrent, tant et si bien que rien ne sembla plus juste que de chercher les mou-

tons de la Lenk. Mais comment s'y prendre? Immense était le troupeau, et les traits rouges au dos des bêtes ne se dessinaient pas tous assez nettement pour démêler à coup sûr celles qui s'étaient fourvoyées. Ce fut encore le bon géant bernois qui trouva l'expédient. Avisant un tas de menus rondins destinés aux alpestres bivouacs, il enjoignit à chacun d'en lancer un ou deux sur le troupeau, avec ensemble, sur un signe qu'il ferait, et de pousser en même temps les plus grands cris qu'il se pourrait. Ainsi dit, ainsi fait. A cette grêle de projectiles et au fracas des vociférations, les moutons, pris de panique, s'éparpillèrent de toutes parts. Cependant, il arriva ce que le Bernois avait prévu : les moutons du Valais ne tardèrent pas à se rassembler instinctivement autour de leur béliard, tandis que, très à l'écart, le plus fort de leurs congénères de la Lenk se voyait serré de son côté par une troupe compacte : le sentiment du danger avait bien vite fait retrouver les siens à chacun de ces animaux. Ainsi, les deux troupeaux séparés, et nul doute ne subsistant dans l'esprit de personne, les Bernois regagnèrent leur vallée avec leurs brebis, non sans avoir permis aux Valaisans de rebourrer une dernière fois leur huit pipes charbonnées...

Je ne sais si Gessner eût chanté dans ses *Idylles* cette histoire de bergers. Peut-être le rôle qu'y joue le tabac lui eût-il paru d'une singulière Arcadie. Pour moi, elle m'a plu infiniment. De fait, cette expédition des trois Bernois s'achevant en une telle paix n'a-t-elle pas dans son extrême simplicité quelque chose de grand qui rappelle les temps d'Homère?

J.-V. WIDMANN.

Traduit de l'allemand par V. F.

Au restaurant. — Petit dialogue surpris au restaurant.

— Garçon, je ne peux manger ce potage!

— Bon! monsieur, on va le changer.

Le garçon emporte le potage et rapporte une autre portion.

Le client, au bout de quelques minutes :

— Garçon, je ne peux encore manger ce potage?

Le garçon, affolé, appelle le patron. Celui-ci accourt empressé...

— ???

Le client. — Certainement non, je ne puis le manger... je n'ai pas de cuillère.

Tête du garçon et du patron.

Etude. — T..., stagiaire chez un notaire, a le plus vif désir d'avoir lui-même une étude.

Dernièrement, son patron l'invita à souper, et, après le repas, la « notairesse » se met au piano.

— Que voulez-vous que je vous joue, monsieur T..., demande-t-elle, une étude de Mozart ou de Beethoven? Laquelle aimez-vous le mieux?

— Oh! madame, j'aimerais mieux celle du patron.